

# La chronique scandaleuse / par E. Vermersch

Vermersch, Eugène (1845-1878). La chronique scandaleuse / par E. Vermersch. 1868.

**1/** Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

**2/** Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

**3/** Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

**4/** Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

**5/** Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

**6/** L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

**7/** Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [utilisationcommerciale@bnf.fr](mailto:utilisationcommerciale@bnf.fr).



L'ÉPIQUE  
CHRONIQUE  
SCANDALEUSE

PAR  
E. VERMAERSCH

Prix: 25 c.



LA

CHRONIQUE SCANDALEUSE

*Puisque à présent l'épée a sifflé dans le vent...*

MARC BAYEUX.

## LA CHRONIQUE SCANDALEUSE

Souvent, pour amuser les enfants, les acteurs du Cirque jouent une farce dans laquelle on voit arriver un gros homme au teint nacarat, à la figure bonasse historiée de verrues, qui se plante au milieu de l'arène, l'air très-affairé, y dresse une table où il met le couvert, débouche une bouteille, se noue une serviette autour du cou et s'assied, en souriant béatement. Au moment où il va porter le premier morceau à sa bouche, un singe arrive silencieusement par derrière qui lui mange son diner, lui boit son vin, lui casse sa vaisselle et lui noue sa serviette sur la tête.

Cette farce-là, la France la joue depuis près de... mettez le nombre d'années que vous voudrez, aux yeux de l'Europe toute entière qui se tient les côtes.

Le singe, quel est-il?... Si je te disais que c'est toi, lecteur,

tu as si mauvais caractère que tu te fâcherais ; si je t'affirmais que c'est moi, tu me rirais au nez ; donc, mettons que ce soit un autre. et n'en parlons plus.

Du reste, ce singe est un être collectif, d'une organisation très-complicquée et très-vicieuse, d'un tempérament très-avide et très-somnolent pourtant. Les économistes prétendent que la *production est en raison directe de la demande* ! Or, ce singe demande beaucoup et toujours, et il ne produit jamais rien. Ce qui prouve invinciblement que les économistes, et Proudhon à leur tête, ne sont que de vils farceurs.

Mais laissons-là ces tristes sires que M. Pinard prise peu, et passons à autre chose :

⋮

Le gouvernement français, dans sa sollicitude, a créé un grand nombre d'asiles pour ses enfants, Ministères, Administrations, etc. etc. Ces asiles sont très-fréquentés par cette raison (qu'a donnée Mme de Staël) que : Les Français seront heureux quand ils naîtront tous fonctionnaires. Les parents y envoient leurs enfants avec ardeur, et, à vrai dire, ils ont raison, car les enfants y ont un travail doux, modéré, peu fatigant et lucratif. Aussi les chers agneaux profitent-ils de leurs loisirs pour *se former l'esprit et le cœur* et enrichir la littérature nationale. Les journaux, gazettes et revues sont inondés de leur prose semi-officielle et de leurs vers pseudo-novateurs, au grand détriment des gens de lettres qui manquent de cette persistance et de cette

souplesse que savent réunir, avec un rare talent, messieurs les bureaucrates frottés de littérature.



Faut-il les accuser pourtant de donner carrière à leur activité? Je ne le sais trop. Ils n'ont rien à faire dans leurs Ministères et leurs administrations de l'Assistance Publique, du Crédit Mobilier (ou autre), des chemins de fer, etc., etc., etc.; la besogne pour laquelle on les paye est tellement divisée qu'ils n'ont qu'un vingtième de leur temps occupé; ils prosaïcillent ou versificotailent pour ne pas compromettre la dignité de leurs fonctions en fabriquant des cocottes. En somme, ce n'est pas à eux qu'il faut nous en prendre : Pourquoi en enrôle-t-on quarante quand il en faut quatre! *Envie de paroître!* disait Montaigne. On croit que le nombre formidable de nos bureaucrates donne de nous aux autres nations une haute et merveilleuse idée.

Aux portes de ma ville natale, se tenait depuis la Circoncision jusqu'à la Saint-Sylvestre, un honnête et précieux marchand, effronté et bouffi comme Falstaff et dont la tête servait d'hôtellerie à plusieurs centaines de poux qui y vivaient en bon accord — très-chrétiennement. Un jour je m'arrêtai devant lui et je lui dis :

— Pour Dieu! Gros-Guillaume, peignez-vous!

— Pourquoi, Monsieur? me dit-il.

— Mais parce que vous êtes couvert de poux, malheureux!

— Monsieur, me répondit sentencieusement Gros-Guillaume, cela prouve la richesse du sang.



Deux curieuses plaquettes vont bientôt paraître à Bruxelles. Ce sont deux brochures de texte explicatif qui accompagneront deux séries de photographies d'après des dessins et des tableaux du célèbre peintre d'Ornans.

La première sera intitulée : **Les Curés en goguette**, épopée burlesque. L'éditeur y joindra six photographies dont voici les sujets :

1. *La messe de l'étrier.* — Un curé qui va se rendre en conférence, est arrivé de bonne heure à son église. Le sonneur n'est pas encore venu, le prêtre s'impatiente et on le voit qui sonne lui-même sa messe à tour de bras.

2. *L'entrée en conférence.* — Les curés des paroisses voisines sont arrivés chez leur amphitryon. Ils sont dans la cuisine; l'un tourne la broche ornée d'un gigot; l'autre soulève les couvercles des casseroles; un troisième conte fleurette à la Gertrude de la chose; l'amphitryon examine deux paniers de bouteilles; enfin, dans le fond, un retardataire se confond en excuses devant la nièce de son hôte.

3. *Le dessert de la conférence.* — Tous les gaillards, échauffés par le vin, sont en train de se prendre aux cheveux; une sorte d'Hercule fait sauter par la fenêtre deux de ses collègues.

4. *Le retour de la conférence.* — C'est la reproduction du cé-



lèbre tableau que tout le monde a vu à l'Exposition du pont de l'Alma.

5. *Autre mode de retour de la conférence.* — Un marchand de cochons, en revenant du marché, rencontre deux conférenciers s'en retournant à leurs cures, non sans peine ; il les fait monter dans sa charrette vide. Sur le bord de la route, se dresse un cantonnier qui se fait un porte-voix de ses deux mains et qui crie ces mots placés sous le dessin comme légende : « Tu n'as donc pas vendu ? »

6. — *Le coucher de la confé ence.* — Le curé est rentré chez lui : il n'a pu ôter que sa soutane. Il est assis dans un grand fauteuil. Sa chambrière lui tient la tête, et le brave homme de Dieu se soulage dans un pur et simple pot de nuit. Dans le fond, deux hommes emportent le vicaire, en riant aux éclats.

La seconde brochure portera comme titre : **La mort de Jeannot.** Il y a quatre planches annexées à cette brochure.

1. — *Jeannot et Jeannett.* — « C'est, dit Courbet, un vieux médecin hongrois qui vivait chez nous avec une vieille, et qui vendait de la *mort-aux-rats.* » Cette première planche les représente tous deux dans l'exercice de leurs fonctions.

2. — *Le vol du curé et la mort de Jeannot.* — Ceci est un grand tableau, très-beau et très-senti, qui est envoyé à l'exposition de Gand. — Jeannot et Jeannette étaient parvenus à amasser un millier de francs ; quand Jeannot tomba malade. Au moment de la mort, le curé vient pour administrer Jeannot ; mais celui-ci est protestant et meurt sans confession. Le curé persuade à la vieille qu'il faut faire prier pour cet exécrationnable pécheur. Jeannette se laisse « entortiller, » et on voit, tandis que le vieux expire, le prêtre emporter un sac de toile bleue, plein de pièces d'argent. La physionomie cupide du curé est saisissante.

3. — *Jeannette chassée du presbytère.* — La pauvre vieille, sans argent et sans ressources, va demander au presbytère quelques secours. Elle est rudement repoussée. Devant elle se tiennent deux paysans à qui elle raconte sa déconvenue.

4. — *L'attaque du presbytère.* — Les paysans indignés veulent détruire la cure. Ils sont à l'œuvre.

De plus, le peintre Courbet, prépare un grand ouvrage qui paraîtra chez Laeroix et Verboeckhoven, en trente et quelques livraisons, sous ce titre plein de promesses : **Les Gueux.**

⚡

Tout le monde sait qu'à l'un des derniers Quinze Août, le nom de M. Charles Monselet, le charmant poète gourmand, l'auteur de tant de petits livres exquis, a paru parmi ceux des nouveaux chevaliers de la Légion d'honneur.

Pour quel ouvrage pensez-vous qu'il ait été décoré ? je vous le donne en dix !

Il n'a été décoré ni comme poète, ni comme journaliste, ni comme romancier, ni comme rien enfin de tout ce qu'il est.

C'est comme **historien** qu'il a obtenu le ruban rouge.

En effet, le cher homme a écrit une détestable et lamentable *Histoire du Tribunal révolutionnaire.*

⚡

⚡

⚡

Il y a dans la rue Richelieu un magasin de modes dont la propriétaire répond au nom parfumé de Lucie Hocquet.

C'est un nom illustre dans la partie, un nom que les femmes du monde prononcent de ce particulier son de voix mystérieux et bénin qu'elles savent prendre en parlant de Monseigneur, de M. l'Archidiacre, des Dames patronesses, etc.

Or, sur l'enseigne où s'affiche cette éruclation célèbre, la lettre Q, mal fixée, menace de tomber. Il a des airs penchés, ce Q : on dirait qu'il a lu Lamartine.

Ce Q manque évidemment de sérieux, et il est peu digne d'une modiste bien en point qui pique sur les bandeaux aristocratiques du faubourg Singe-Germain, des chapeaux gros comme la moitié d'un moineau, à raison de cinq cents francs pièce.

Pour Dieu, Madame, redressez-vous, ou décidément vous voulez vous compromettre.



Il y a des gens doués d'une admirable franchise; j'en connais qui appellent un chat, un chat, et Rollet... un honnête homme.



En 1868, an de grâce, comme on sait, le petit Adrien Marx a quitté le *Figaro*; il s'est brouillé avec H. de Villemessaut, puis est rentré sans rancune à son service.

La République des lettres a été heureuse de cette réconcilia

tion, car Marx est un charmant garçon. Il n'a que le défaut de croire que Marx a existé, mais, à part cette légère imperfection, il est délicieux, le petit!



On annonce que l'éditeur des Impassibles, M. Lemerre (flanqué de ses adjoints, dit J. Vallès), va publier un recueil de sonnets de tous ces Messieurs.

Il y aura autant d'eaux-fortes que de poésies.

Hugo fera une eau-forte, et Mendès un rébus.



Un livre d'histoire admirablement fait et qui donne aux peuples les meilleurs renseignements sur la sauce dont on les accommode, c'est l'*Almanach de Gotha*.

On est effrayé de ces enlacements généalogiques du lierre inextricable des maisons régnantes, princières, grand-ducales, comtales, etc...

Quels que soient les différends qui séparent les nations, ces gens-là se croisent, s'entrecroisent, se recroisent tranquillement, et toujours le lierre devient plus épais.

Quant aux parasites qu'il apporte avec lui sous forme de diplomates, ministres, ambassadeurs qui rongent l'écorce de

l'arbre, la flore n'en compte pas moins de trois cents pages à plusieurs colonnes et d'un texte très-serré.

Hélas ! Quand donc l'*Almanach de Gotha* se transformera-t-il en *Almanach du Golgotha* !



Il y a des individus préposés aux bonnes actions, tout comme il y a des commis aux douanes et aux contributions. Ils ont pour fonction de distribuer des secours aux nécessiteux.

Je n'aime pas ces gens-là :

Ils font généralement le bien — comme on fait le mouchoir.



Parmi les Conservateurs de la bibliothèque Mazarine, il y a un mort : ce mort s'appelle Jules Sandeau. Il fut tué, voici quelque trente-cinq ans par un bas-bleu illustre. Le bas-bleu, lui, a fait son chemin et publie flegmatiquement ses *in-dix-huit*. Buloz dirige les spéculations et lui donne pour son tabac. Elle demande qu'on supprime le mariage : elle plaide, récite des passages de Rousseau, parle de la Nature, cite Bernardin de Saint-Pierre, se mouche dans l'écharpe du maire, fait l'oraison funèbre de Georges Dandin, raconte sa vie. Sa péroraison

sent la fatigue, son haleine siffle : par moment on croit entendre un : *Psitt !*. Elle s'essuie le front et agite son mouchoir ; on regarde s'il n'y a pas de réverbère ; il n'y en a pas, mais il pourrait y en avoir un. La virago est brave et ne craint pas les revenants. Michel-Lévy a publié son auto-biographie : ça pue et ça coûte dix francs.



En 1845, le romancier illustre qui signe George Sand vendit à M. Solar, de *l'Époque*, son livre *Le péché de M. Antoine* pour la somme de 12,000 francs.

M. Solar, lui ayant envoyé cette somme sans même lire le roman, reçut de la célèbre contemporaine de M. Cunin-Gridaine la lettre suivante : « Je vous remercie des douze mille francs et du superbe portefeuille qui les contient : votre procédé me touche profondément. Ce n'est pas un démocrate qui agirait ainsi. GEORGE SAND. »

Le rédacteur de *La Silhouette* de 1845, qui possédait cet auto-graphie le tint longtemps à la disposition des curieux.

Rien au monde, on le sait, n'est aussi prodigieux que l'avarice du sieur Buloz, directeur de la *Revue des Deux Mondes*. Ce

«Génevois borgne est ivre de parcimonie. Henry Mürger avait fait sur Buloz ce simple quatrain :

Quand chez Pluton il va descendre  
Ce sera court de l'enterrer :  
Il n'aura qu'un œil à fermer  
Et n'aura pas d'esprit à rendre.

Or le dit sieur Buloz, non content d'être borgne de naissance, s'est ingéré de devenir sourd il y a trente-deux ans. Halévy venait de faire jouer son opéra de *la Juive* qui fut représenté en 1835. Aussi quand on parle musique à Buloz, l'Harpagon vous dit magistralement : « Voyez-vous, on n'a pas fait de musique depuis *la Juive* ! »



Il paraît que le Ministère de la Guerre va formellement interdire au public l'entrée de ses bâtiments. M. Niel ne veut pas qu'on surprenne ses gros secrets; mais sait-il les nôtres? Connait-il bien tout ce que nous connaissons? Je ne le crois pas, et comme je crains qu'on ne lui ait pas adressé la circulaire curieuse qu'on va lire, je l'imprime ici, espérant que le hasard la fera tomber sous les yeux du maréchal-ministre.

## COMPAGNIE ANONYME DU VAUTOUR.

CAPITAL : Autant de millions que le permettra la numération écrite.

SIÈGE SOCIAL : Paris.

BUT DE LA SOCIÉTÉ: Exploitation commerciale des champs de bataille.

M.

« Nous recommandons à votre sagacité financière la hardiesse et la sûreté des opérations que notre Société doit poursuivre.

» Il est reconnu maintenant que le renouvellement des idées politiques, la remise en équilibre des nationalités, doivent nécessairement amener une guerre totalement européenne et que le fusil Chassepot est appelé à accomplir encore d'étonnantes merveilles.

» Après les immenses collisions des peuples, il reste toujours sur le carreau des milliers d'individus qui meurent très-prolétairement à la fleur de l'âge et qui n'arrachent même pas à la mort leur souvenir.

» Nous avons pensé qu'il serait moral de ne pas abandonner aux injures du temps les restes de ceux qui ne sont plus et qui pourraient être l'origine de pestes et de dangereux miasmes.

» Nous avons pensé en même temps qu'il serait utile de tirer un juste profit de ce qu'ils laissent comme corps et biens.



» La Société aura pour charge d'inhumer les victimes et de restituer aux Gouvernements les armes et les vêtements, encore en bon état, de leurs soldats respectifs.

» En échange de ces services si incontestablement estimables, la Société deviendra propriétaire :

» 1° Des cheveux — article très-avantageux, car le soldat les laissant pousser en temps de guerre, on les emploiera à satisfaire les exigences de la mode qui les adopte postiches aujourd'hui en si grande quantité.

» 2° Des dents — très-recherchées par les dentistes de tous les pays : ressource incalculable.

» 3° Des bijoux, des porte-monnaie et de leur contenu.

» 4° Du linge personnel, des chaussures et des débris de vêtements.

» 5° De la dépouille ostéologique de tous les membres qui n'auront pu être rapportés à leurs corps. Dans cette catégorie de bénéfices, il faut compter pour une large part le revenu des chevaux morts dont la dépouille appartient de droit à la Société.

» La composition du Conseil d'administration, dont les noms sont ci-contre, vous prouve, Monsieur, que les différentes nations sont représentées au sein de la Compagnie : il fallait en agir ainsi pour que la société pût fonctionner en dehors des questions de nationalités et pour que les gouvernements en tolérassent les travaux. Nous avons donc lieu d'espérer que nous obtiendrons le monopole exclusif de cette industrie fructueuse et humanitaire, car nous ferons aux gouvernements une bonne remise qui ne lésera en rien les intérêts de nos actionnaires, nos revenus devant être immenses de toute nécessité.

» La Compagnie ne croit pas devoir acheter de propriétés pour garantir son capital : elle se réserve de faire des acqui-

tions sur le terrain même de ses opérations, dans la certitude que les plus riches résultats agricoles pourront s'y obtenir.

» Agréez, Monsieur, etc., etc. »



Pour perdre un homme dans le journalisme contemporain, il y a deux manières bien faciles :

*Méthode Villemessant.*— Quand on veut perdre un homme, on n'en parle pas.

*Méthode Girardin.*— Quand on veut perdre un homme, on le fait parler,



Quelques reporters, plus dévorés de la soif de la publicité que de l'amour de la vérité, ont annoncé que M. Jules Simon, député de la Seine, allait se démettre de ses fonctions de président de la Société des gens de lettres, dans le but de se consacrer uniquement à sa mission législative.

Les nouvellistes sont bien osés et bien impertinents : comment savent-ils ce que M. Simon décidera, puisque M. Simon ne décide jamais rien.

Nous connaissons depuis longtemps ce que M. Barbey d'Aurevilly appelle *les prédications albumineuses de ce blond*

*jeune homme qui n'a pas bruni.* Nous savons ce qu'elles valent, ou plutôt ce qu'elles ne valent pas, et nous n'éprouvons que du dégoût à la vue de cette guimauve humaine.

Cet homme qui n'a jamais su vouloir quelque chose, qui hésite toujours et patauge dans son inertie, me remet sans cesse dans l'esprit cette phrase de Rabelais (*Pantagruel*, V, 9) :

« Nous retournants à nos navires, je vid, derrière je ne sçai quel huisson, je ne sçai quelles gents faisants je ne sçai quoi : et je ne sçai comment, aguisants je ne sçai quels ferrements, qu'ils avoient je ne sçai où, et ne sçai en quelle manière. »



∴

Un homme bien effacé aujourd'hui, c'est M. Drouyn de Lhuys.

Et c'est dommage.

Il a des qualités privées.

De même que Montaigne avait pour *alter ego* la Boétie; Saint-Evremond, M. d'Aubigny; M. de Sacy, Mme de Lambert, etc.. M. Drouyn de Lhuys a pour ami M. Grégory Ganesco, surnommé le *Bohème international*.

Ces deux caractères étaient du reste faits l'un pour l'autre; M. Grégory Ganesco était l'âme d'élite qui pouvait comprendre, dans toute l'étendue de sa médiocrité, l'intelligence de M. Drouyn de Lhuys dont Guizot disait : « Il a la prétention d'être un homme d'Etat, et je lui trouve à peine les qualités d'un bon commis. »

Ces mots de Guizot me rappellent un aphorisme de Talley-

rand, qui donne complètement tort à l'ancien rival du petit *Foutriquet*; « Quand un homme n'est bon à rien, on en fait un diplomate. »



Tous nos gens de lettres n'ont pas l'audace de M. Veillot qui imprimait, il y a quelques années, des *Satires* qui ne feront jamais à personne autant de mal qu'à M. Veillot. Beaucoup de ces messieurs ont publié un volume de vers qu'ils cachent soigneusement et qu'un éditeur intelligent remettrait fructueusement au jour. On pourrait publier par exemple: *Les chants d'un oiseau de passage*, d'Alphonse Duchesne; *Les Nationales*, d'E. Feydeau; *Yozñ* de Jules Favre; les poésies de Barbey d'Aurevilly, consignées dans le *Nouveau Parnasse satirique*, et celles de Granier de Cassagnac dans la collection des pièces des Jeux Floraux; les *Réalités humaines* de Pierre Véron; *Gloriana*, de L. Ulbach; les *Violettes*, du substitut Lepelletier; les *Essais poétiques*, de P. Lachambeaudie; *l'Enfer de l'esprit*, d'A. Vacquerie; *En avant!* d'E. Texier; les élucubrations du P. Hyacinthe (Charles Loyson), dans les journaux du Midi, d'il y a vingt ans; *Le Cœur et le Monde*, d'Hippolyte Lucas, que Balzac appelait un cadavre qui a fait l'économie d'un cercueil, etc., etc.

Pourquoi n'ont-ils pas l'audace de faire réimprimer ces solichonneries, à l'exemple du docteur Piorry, qui réimprime bien, lui, son poëme, *Dieu, l'âme et la nature*.

D'autres ouvrages de gens officiels et officieux gagneraient aussi à être connus, je ne parle pas de la *Jessie* (prononcez je

scie) de M. Mocquard ; ni de *M. Choufleury restera chez lui*, de M. de Morny (lisez E. Lépine et A. Daudet, dit l'*Aigle de Lesbie*) ; ni de la *Découverte du Quinquina*, de M. Montigny du Gymnase ; mais bien de la *Physiologie de la polka*, de M. Vitu ; de l'*Agriès de Méranie*, de M. Amédée de Césena ; de l'*Ecole du grand monde*, de M. Walewski ; du *Convoi de la laitière*, de M. Désiré Nisard ; du *Cas de conscience*, de M. Coquille ; des articles de M. Poujoulat dans les *Sensitives*, *Album des salons*, et de cet inénarrable ouvrage de M. de Persigny : *De la destination et de l'utilité permanente des Pyramides d'Égypte et de Nubie, contre les irrup-tions sablonneuses du désert, développements suivis d'une nouvelle interprétation de la fable d'Osiris et d'Isis*, par M. Fialin de Persigny, gr. in-8, 1845, Paris, Paulin.

Enfin je recommande encore à la sagacité des éditeurs la plaquette suivante : *Deux mots à Chatcaubriand sur la Duchesse de Berri*, poésie par CHARLES-LOUIS-NAPOLÉON BONAPARTE, in-8° 1833. Je ne sais par quel concours de circonstances malheureuses cet ouvrage a disparu de la Bibliothèque Impériale où pourtant il exista et où il est encore catalogué :

\* LB<sup>51</sup> 1676.

¶ Après Emile Gaboriau, l'homme de Paris qui entend le mieux la réclame est assurément M. Emile Zola.

¶ Lors de la publication de son dernier roman *Thérèse Raquin*, l'éditeur Lacroix n'en ayant vendu qu'un nombre à peine suffisant à couvrir les frais, Zola prit par le bras le gros Ubach

« qui commençait dans le *Figaro* sa série des *Lettres de Ferragus* et lui dit : Mon petit, éreintez-moi, je vous en prie, mon livre ne s'est pas assez vendu ! »

Ulbach, qui est l'homme d'affaires de la maison Lacroix, lança dans le journal d'Adrien Marx, un article à fond de train sur les romans physiologiques en général et sur *Thérèse Raquin* en particulier.

Huit jours après, une seconde édition du livre de M. Zola s'étalait à la montre des libraires.



Les félibres félibrants viennent de donner des fêtes à Saint-Rémy, en Provence. Ils y avaient convié la presse parisienne : quelques journalistes se sont rendus à l'invitation. Il y avait là belle et nombreuse réunion : à défaut de M. de Labédollière qui devait représenter à Saint-Rémy la poésie française moderne, on admirait les deux têtes sympathiques du baron Brisse qui y représentait l'esprit gaulois et de M. Victor Cochinat qui y représentait les idées abolitionnistes. Le dîner fut superbe ; la conversation piquante ; on y prodigua courtoisement les épigrammes... d'agneau et les pointes... d'asperges. Rien ne fut épargné ; on servit la poésie et l'aïoli à pleines écuelles, dit le programme ; on avait d'abord pensé à les servir dans des seaux. MM. les félibres éructèrent des vers admirables et parfumés entre les fromages et la poire, et le nombre des toasts fut épique. On but à Fifine et à Zoé, à la gendarmerie et aux jeux floraux, à l'*Armana Provençau* et à Mistral, à la Co-

lonne et à Paul Arène. Enfin quand on ne sut plus à qui, ni à quoi boire, on but à Ponsard. Ce distillateur d'éponges fut porté bien au-delà des nues et l'encens, montant à travers les hoquets s'éleva jusqu'aux pieds du premier des poètes bacheliers.



Cette apothéose de l'auteur de *Gallée* arrive fort à propos pour confirmer M. de Chilly dans l'envie qu'il a de remonter la *Lucrèce* de ce Saint-Lambert dramatique que la ville de Vienne nous expectora en 1814. Le public se demande pourquoi le directeur de l'Odéon veut de nouveau étaler au grand jour cette malpropreté lâchée dans ses chausses par M. Ponsard au temps de sa prime jeunesse. A quoi rime donc cette *Lucrèce*?... Qu'avons-nous affaire avec cette *grue* romaine?... Qui est-ce qui l'a réclamée enfin?... Car, pour que M. de Chilly ait souri à cette malencontreuse idée, il faut qu'une personne influente la lui ait suggérée?

Est-ce M. Vandal ou M<sup>me</sup> Musard?



Une phrase de Rabelais :  
« J'aime bien les Musards et me semblent gents de bien, et

les haute volontiers; mais pour mourir je ne le voudrois estre. »



Quand Ricourt, ayant vendu l'*Artiste* et découvert Ponsard, eut eu l'habileté de faire recevoir *Lucrèce* par Auguste Lireux, quelqu'un dit :

« Ce pauvre Ricourt, depuis qu'il a quitté l'*Artiste*, ne pouvait s'implanter nulle part : il a pris Racine où il a pu. »



Un grammairien de mes amis, Céladon-Arthur-Zéphirin Pastouret, obtint, il y a quelques années, la place de professeur de français du fils de l'Empereur du Maroc.

Il fut accueilli avec distinction par ce grand monarque qui lui dit délicatement : — Vous aurez ici tous les plaisirs : femmes, festins, chasses, chevaux, tigres, esclaves, etc... Seulement, si mon fils n'apprend pas le français, sachez que je vous couperai la tête : je suis bon par nature, mais absolu par habitude. »

Pastouret, légèrement ému, alla faire la connaissance de son cher élève. L'auguste adolescent le reçut avec affabilité et déclara qu'il ne demandait pas mieux que d'apprendre le français, pourvu que la chose pût se faire sans ennui. Lorsque quelqu'un



m'ennuie, s'empressa d'ajouter le jeune prince, je me hâte de me distraire en lui faisant sauter l'occiput!

Pastouret, définitivement ému, commença la première leçon.

Il apprit d'abord au prince que le français se lisait de gauche à droite, contrairement au turec et à l'arabe qui se lisent de droite à gauche.

« Pas de ça, Lisette! parut dire l'auguste élève, j'ai l'habitude de lire de droite à gauche; il serait ridicule et fatigant de changer inutilement de système. »

Pastouret insista légèrement. Le prince fit mine de toucher la poignée de son cimeterre.

Que pouvait faire Pastouret entre le père absolu et le fils non moins autocrate?

Il prit bravement son parti, et apprit au jeune prince le français de droite à gauche. Il en résulta que l'héritier présomptif parla le français à rebours; son professeur s'appliqua à le comprendre et à lui donner la réplique. Tous deux employèrent désormais une langue étrange et fort originale qui n'existe que pour eux : LE FRANÇAIS A L'ENVERS.

Le professeur disait :

« ? Suov-zetrop suov tnemmoc, cenirP ruojnoB. »

Son Altesse impériale daignait parfois répondre :

« ?Suov te lam sap, ruesseforp rehe, icreM. »

Le prince faisait les délices de l'Empereur en récitant des morceaux choisis de enicaR, enitramaL, oguH rotciV, et autres.

Il déclamait surtout : eilahtA 'd egnos el : il étendait les deux mains en avant, prenait un air sombre et douloureux, et s'écriait :

« ! Tiun ednoforp enu' d ruerroh'l tnadnep' tiaté' C »

Vous savez bien, l'éducation des princes?... eh bien, c'est ça!

÷

Un des signes du talent, c'est la diversité.

Qui eût cru que l'auteur de *Monsieur, Madame et Bébé*, d'*Entre nous*, du *Cahier bleu de Mademoiselle Cibot*, Gustave Droz, enfin, écrirait jamais les *Notes d'Ivan Baskoff*?

÷

Samedi, Jean-Pierre s'en va à l'imprimerie Dubuisson et dit : — Monsieur Dubuisson, je veux faire un journal. — Très-bien, Monsieur, dit M. Dubuisson; ce sera tant pour la composition, tant pour le papier, tant pour le tirage; cela vous convient-il? — Oui, dit Jean-Pierre. — Bon! à quand notre premier numéro? — Nous paraîtrons jeudi. — Jeudi? A la bonne heure! — Donc, topez-là, compère! — Tope!... Mais pardon, votre nom, s'il vous plaît?... — Je m'appelle Jean-Pierre. — Vous vous appelez Jean-Pierre, et vous croyez que je vous imprimerai!... — Et pourquoi pas, Monsieur Dubuisson? — Parce que vous êtes un homme mal noté, Monsieur!... Non, je ne vous imprimerai

pas, M. Jean-Pierre, certainement non, je ne vous imprimerai pas !



Voyez comme nous sommes devenus prudes !

L'expression à *talents* était au siècle dernier un qualificatif très-flatteur et très-prisé :

Qu'on dise aujourd'hui de Madame Olympe Audouard et de Mademoiselle Cora Pearl qu'elles sont des *femmes à talents*, et vous verrez comme elles vous recevront !



Une phrase d'Alfred de Musset (*Lorenza* cio, IV. 4) :

« Il n'y a rien de si vertueux que l'oreille d'une femme dépravée. »



O l'amour des inutilités !

M. Lockroy — un homme de mérite — ne se croit pas assez fort pour faire tout seul *Le Pômplet* : il faut qu'il s'adjoigne

Albert Wolff, *ce contemporain des amants de notre temps*, comme disait Marivaux.

Et voici que M. Delescluze, du *Réveil*, perd son temps à « éreinter » M. Émile de Girardin, comme s'il importait à quelqu'un qu'il amenât le mille sur cette tête de mort !



Nous placerons ici une saynète que nous intitulerons :

COMMENT DUMAS FILS FIT CONNAISSANCE AVEC G. SAND

ou

LA PENSÉE PREMIÈRE DE *l'Ami des Femmes*

articule en peu de phrases, mais en soixante dix-huit effusions.

PERSONNAGES.

Dumas, père.

Dumas, fils.

G. Sand.

L'ombre du compositeur Chopin.

Un seigneur polonais.

Un ami, utilité.

SCÈNE PREMIÈRE.

*Dumas, père, et Dumas, fils.*

DUMAS, PÈRE. — Je file, mon fils ;

Où ça ?

Peu importe !

Tu restes, toi !

Moi ; pas !

Je me sauve !

Dieu !

A bientôt ! — (*Exit*).

(*Dumas, père s'embarque pour l'Afrique centrale croyant aller en Chine*).

## SCÈNE II.

*Dumas fils, seul.*

Quel père !.. Enfin, c'est un père ! mais c'est aussi un enfant ! Si jamais je deviens père, je l'adopte !.. Et maintenant, mettons que je n'ai rien dit, et cachons cette larme !

## SCÈNE III.

*Dumas fils, Un ami.*

L'AMI, *à part*. — Je suis de ceux qui voient partir ou revenir, à qui on confie le mot de la fin, et dont il n'est plus question dès qu'ils ont le dos tourné. Du reste, toujours spirituel et faisant pardonner par de jolies phrases mon inutilité dans l'action... Je commence : attention ! (*Haut*) Donc tu t'en vas !... Où vas-tu ?

DUMAS FILS. — En Pologne.

L'AMI. — Quoi faire ?

DUMAS FILS. — Je n'en sais rien ! Je le saurai quand je l'aurai fait ! J'y verrai peut-être des hommes, peut-être des femmes ; j'en ai peut-être vu ailleurs ; je les y retrouverai peut-être... Et maintenant, restons amis comme auparavant, mettons que je n'ai rien dit, et si tu as une larme à répandre, attends que je sois parti. (*Il s'embarque pour la Pologne. De son côté, l'ami s'étend sur un canapé et s'endort*)

SCÈNE IV. (EN POLOGNE.)  
*Dumas fils, Un seigneur polonais.*

DUMAS FILS, *montrant des papiers.* — Qu'est-ce que c'est que ça ?

LE SEIGNEUR POLONAIS. — Ça...c'est la correspondance de madame Sand avec feu mon cousin le pianiste Chopin.. Il n'y a pas beaucoup de distractions en Pologne...j'ai pensé que la lecture de ces lettres m'aiderait à tuer le temps.

DUMAS FILS, *beau d'indignation.* — Est-ce que lorsque vous tuez le temps, vous tuez aussi l'honneur des femmes ?..Nous autres, moi du moins, Parisien de Paris, j'attends que le temps me tue, il v'endra toujours trop tôt!.. Mais vous, vous êtes... quoi?...Comment vous dire cela avec ménagement... Eh ! ma foi, vous êtes un lâche...Ces lettres, je les reprends et j'irai les rapporter...Ce ne sera pas un homme qui rendra service à une femme, ce sera un esprit qui prendra un moment les intérêts d'un autre esprit...tous les deux étant ce qu'on appelle dans le monde élevé de simples, francs, gais, chastes et bons garçons...Oh ! mon Dieu ! c'est bien simple!...et là-dessus, restons amis, mettons que je n'ai rien dit, et si vous avez une larme de repentir à verser, ne vous gênez pas, voilà mon mouchoir ! Je vous le laisse ! (*Il se rembarque pour Paris.*)

SCÈNE V (SUR LA ROUTE.)

*Dumas fils, L'ombre de Chopin.*

L'OMBRE DE CHOPIN. — Merci bien!... Qu'on me laisse en paix!... Votre monde est trop barbare encore pour comprendre la musique et se douter de toutes les souffrances que m'ont causées, à moi, poète au langage mystique, ces rapports avec certaines célébrités trop peu abstraites... Et là-dessus, mettez que je n'ai rien dit, et pendant que je jouerai le *Nocturne des Bas-*

*Bleus lointains...* Vous me comprenez n'est-ce pas... Merci, vous êtes une âme... Remember... Bonsoir!...

SCÈNE VI. (A PARIS, CHEZ DAGNEAUX, RESTAURATEUR)

*Dumas fils, Une dame (qui est G. Sand).*

*La dame gravit lentement l'escalier. — Dumas fils la suit; et arrive dans le salon au premier étage. Le naturel dramatique exige que la dame demande un poulet.*

DUMAS FILS, lui tendant alors ses lettres tout naturellement. —  
Reconnaissez-vous ceux-ci ?

G. SAND. — Ah !... Pauvre Chopin !... Nous a-t-on assez calomniés... Et pourtant !... Car enfin !... Non, non, non !... Mais... savez-vous !... Voilà un service qui... Vous savez, je ne ne vous dis pas merci... Mais au fait, qui êtes-vous, Monsieur !...

DUMAS FILS. — Dumas fils !

G. SAND. — Parbleu !

DUMAS FILS. — Parbleu !... Ah ! comme les femmes comme vous savent dire les choses à un homme comme moi !... Ce *parbleu* sera le plus beau sabre, non, le plus beau jour de ma vie !... Et là-dessus, mettons que vous ne m'avez rien dit et cette larme que je sens naître dans mon œil, versez-la pour moi, car, mon foulard est resté en Pologne !... Un homme comme moi pourrait pleurer devant une femme comme vous... Ce sont des larmes que les imbéciles ne comprennent pas... Les ingrats !... Nous qui faisons si souvent couler les leurs. (*Il cherche une sortie, comme on voit.*) Mais que nous resterait-il donc, mon Dieu, de meilleur qu'aux autres si nous ne pouvions pleurer des larmes vraies, n'est-ce pas ?...

(*Le garçon apporte le poulet.*)

DUMAS FILS. (*s'inclinant*). — Madame !... Vous voyez comme

je sauve les apparences. — Une femme comme vous, peut toujours laisser agir un homme comme moi... Adieu, Madame.

*(Ceci est la première effusion; vu le grand âge de madame Sand, Dumas fils alla recevoir les soixante dix sept effusions complètes dans un endroit écarté.)*

### ÉPILOGUE.

DUMAS PÈRE, descendant du bateau à vapeur.

Te revoilà déjà!

Moi aussi, du reste!

J'en reviens!

Mais j'y retournerai!

Adieu!

Tu as quelque chose à me dire?

Je le vois bien!

Viens me le dire là-bas!

DUMAS FILS. Où?

DUMAS PÈRE. Je n'en sais rien.

Tu le sauras quand tu m'y auras vu!

Adieu!

A bientôt.

*(Il s'embarque pour la Chine, croyant retourner dans l'Afrique centrale.)*

DUMAS FILS, seul. — Plus je pense à cette aventure et plus je...  
*(Il réfléchit: A l'horizon surgit la pensée première de l'AMI DES FEMMES. Tableau. Chute du rideau et... de la pièce.)*



Nous ne voudrions pas terminer cette petite brochure sans



y placer quelques vers d'un poète contemporain. Il nous a semblé que ces deux couplets de M. Labrousse, sur la garde-robe de Napoléon I<sup>er</sup>, dans sa pièce jouée au Cirque, *M. Merin*, réunissaient toutes les qualités patriotiques désirables :

I

Ce n'est point sur un canapé  
Que s'usa cette redingote,  
Et si le drap en est râpé,  
C'est qu'il l'avait à Montenotte  
Lorsqu'il rossa ces gueusards d'Autrichiens  
Qui nous donnèrent une reine !  
(*Le peuple éralé*). — Une jupe !  
Oui, vous pouvez la reprendre pour rien,  
Car elle a forgé notre chaîne !

II

Son modeste petit chapeau  
Était comme un turban de gloire ;  
Son épée était un rameau  
Cueilli à l'arbre de victoire ;  
Maintenant c'est un saule-pleureur  
Qui pousse à l'île de Sainte-Hélène...  
Doux zéphir porte-lui nos pleurs,  
Bien mollement sur ton haleine.

Et maintenant les Anglais n'ont qu'à bien se tenir !



M. Jules Richard est en ce moment à Sainte-Pélagie où il a deux mois à passer.

Il paraîtrait qu'il eût facilement obtenu sa grâce de ce gouvernement paternel qui ne punit jamais qu'à regret.

M. Baroche fils le lui avait même fait entendre, à ce qu'on m'a dit. Mais aux insinuations de ce jeune politiqueur, M. Jules Richard aurait répondu en souriant :

« Si l'on veut m'accorder ma grâce, il est un moyen bien simple et bien gracieux de me la donner, voici le 15 août qui vient : décorez-moi ! »



Nous donnerons en prime toutes les brochures qui paraîtront dans cette collection, à la personne qui nous débrouillera cette phrase des *Réveries politiques* de Charles-Louis-Napoléon Bonaparte (*Œuvres complètes*, tome I, p. 379).

« L'instruction solide que vous puisiez sous les ailes de la Victoire donnait de bonne heure accès dans votre âme aux nobles passions qui font palpiter un cœur. »

Pour nous, cela nous paraît plus difficile que de faire passer Mme Barucci par le chas d'une aiguille.

